

Kristèle Nonnet-Pavois

Comment débute une psychanalyse ? De la parole à l'association libre « De... à... », quels débuts * ?

Qu'est-ce qui distingue la parole d'une parole analysante à l'épreuve de l'association libre ? Le titre retenu pour cette première des quatre séquences, « De la parole à l'association libre », évoque un trajet. Pourrions-nous repérer un point de passage dans ce trajet de début d'une psychanalyse ? Et que pourrions-nous dire de ce qui rendrait possible ce point de passage ? C'est à partir de cette question que j'ai avancé avec les collègues du Cercle clinique.

Ça commence par la parole. Celle de celui qui s'adresse à l'analyste et celle de l'analyste qui l'accueille et l'encourage, l'invite à parler, ou peut-être davantage, à dire. Dire avec ses paroles, dire ce qui lui passe par la tête, dire les mots tels qu'ils se présentent, comme ils lui viennent. Autant de formules possibles.

À tout trajet, un point de départ. Pour ce qui est du nôtre, nous avons débuté nos travaux par la lecture des textes de Freud réunis dans *La Technique psychanalytique*. L'association libre, « règle psychanalytique fondamentale » du dispositif inventé par Freud, est énoncée à plusieurs reprises et notamment dans l'article « Le début du traitement », où il en donne une formulation : « Racontez-moi, je vous prie, ce que vous savez sur vous-même ¹. »

Freud insiste sur « l'empire des résistances » qui pousse les patients à moins observer la règle. « Lorsqu'on fait une seule concession, tout le travail est voué à l'échec. [...] Le traitement psychanalytique doit se

*[↑] Texte présenté le 13 février 2025, dans le cadre du séminaire École, Cercles cliniques « Comment débute une psychanalyse ? », sous-thème « De la parole à l'association libre ».

1.[↑] S. Freud, « Le début du traitement », dans *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 2002, p. 94.

hausser au-dessus de toutes les précautions entravantes, étant donné que la névrose et les résistances, elles, ne ménagent rien ². » Ça débute et « ça bute » sur des résistances.

La règle donnée à la parole commande ainsi à dire tout, comme ça se présente, sans censure, y compris le déplaisant. Elle oblige là où ailleurs, hors de ce dispositif qu'offre un psychanalyste, le sujet, « on », ne se le permettrait pas. En cela, elle commande aussi de se défaire de ce qui pourrait supposer plaire à l'analyste.

Du côté de l'analyste, la règle a ses implications. Là aussi, Freud y insiste et notamment dans l'article « Conseils aux médecins sur le traitement analytique ³ ». Rappelons certains de ces conseils : prêter à tout la même attention « flottante », sans efforts d'attention inappropriés à faire dans le choix des matériaux fournis. « Procéder sans s'être préalablement tracé de plan, se laisser surprendre par tout fait inattendu, éviter toute idée préconçue. » L'attention du psychanalyste ne se porte sur rien de particulier, il suspend son jugement. L'analyse exige de considérer chaque cas dans sa singularité. Et pour le psychanalyste, pas de place pour toute suggestion, commandement ou autre prescription. L'analyste ne mettra pas en jeu « sa propre individualité ».

La relecture des recommandations de Freud rappelle plusieurs formulations de Lacan. Je relève une des premières que j'ai rencontrées au sujet de la compréhension dans le séminaire *Les Psychoses*, à propos de la signification du délire, le conseil est clair : « Commencez par ne pas croire que vous comprenez. Partez de l'idée du malentendu fondamental ⁴. » À sa lecture, j'en ai retenu un « gardez-vous de comprendre » que par ailleurs j'ai pu entendre lors de présentations de malades. Autre formulation de Lacan, récemment à l'étude du séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, nous y lisions : « Quelque chose auquel on ne comprend rien, c'est

2. [↑](#) *Ibid.*, p. 95.

3. [↑](#) S. Freud, « Conseils aux médecins sur le traitement analytique », dans *La Technique psychanalytique*, *op. cit.*, p. 62-68.

4. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 29.

Et plus loin, p. 31 : « On observe dans la formation que nous donnons aux élèves que c'est toujours là qu'il convient de les arrêter. C'est toujours le moment où ils ont compris, où ils se sont précipités pour combler le cas avec une compréhension, qu'ils ont raté l'interprétation qu'il convenait de faire ou de ne pas faire. Cela s'exprime en général en toute naïveté par la formule – *Le sujet a voulu dire ça*. Qu'est-ce que vous en savez ? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne l'a pas dit. Et le plus souvent, à entendre ce qu'il a dit, il apparaît à tout le moins qu'une question aurait pu être posée, qui aurait peut-être suffi à elle seule à constituer l'interprétation valable, et au moins à l'amorcer. »

tout l'espoir, c'est le signe qu'on en est affecté ⁵. » Et, pour entendre l'espoir qui s'y loge, il peut y avoir, là aussi, un bout de trajet à faire.

Obéir à tout dire. À se laisser dire, ce qui vient, sans peser le dit. Cet obéir vient du latin *ob-audire*, prêter l'oreille à quelqu'un, et sa définition se décline en un « être soumis à ». Rien de libre dans cette règle qui demande de se soumettre à la parole et ainsi à la logique du langage. Originalité d'une règle dont l'énoncé supposé porteur de liberté – association libre – porte en lui la limite inhérente au langage et son impossible de tout dire.

Un sujet qui ne comprend pas ce qui lui arrive, ses symptômes, ses répétitions, ses angoisses, sonne chez un analyste, qui l'invite à suivre cette règle paradoxale, justement car il en sait la visée, orienté qu'il est, l'analyste, d'un bout de savoir sur la vérité menteuse, de son manque-à-être et du reste qui ne peut être dit.

Mais, dans l'espace du cabinet, dans la rencontre avec un sujet, le « se garder de comprendre » a pu et peut ne rester qu'une connaissance théorique. J'ai en tête une patiente avec laquelle je me suis aperçue qu'en extrayant et en ponctuant certaines de ses paroles de façon trop appuyée, je venais lui signifier un « ça veut dire ça ». En cherchant à ce que la patiente les entende, je passais à côté de ce qui aurait pu faire coupure dans son récit et produisais une réponse qui n'a fait que butée au travail. Là où elle pointait que dans son lien libidinal à son mari se jouait celui à sa mère, à acquiescer, j'ai participé à entériner l'interprétation qu'elle promenait avec elle. Le déploiement de la parole pour le patient n'attend pas le déploiement d'une parole explicative de l'analyste. Les réponses d'approbation tout autant que les réponses supposées reconfortantes sont vaines, bien plus frustrantes qu'un certain silence de l'analyste. Mes interventions n'ont pas pu favoriser l'émergence de sa question subjective. Ça peut buter du fait de croire comprendre et montrer, énoncer le supposé compris, et ainsi l'analyste peut provoquer des points de butée qui auront pour conséquences que le travail n'en restera qu'aux débuts. Dont acte, Freud l'avait explicité : « En révélant aux malades leur inconscient, on provoque toujours chez eux une recrudescence de leurs conflits et une aggravation de leurs symptômes ⁶. »

Continuons. Qu'est-ce que le sujet vient chercher à dire en s'adressant à un psychanalyste qui offre cette règle de l'association libre ? Relevons ce

5. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2007, p. 105.

6. ↑ S. Freud, « À propos de la psychanalyse dite "sauvage" », dans *La Technique psychanalytique, op. cit.*, p. 40.

que Lacan dit en décembre 1975 lors d'une conférence aux États-Unis : « Comment cette chose est-elle possible, qu'il y ait des analystes ? La chose n'est possible que du fait que l'analysant reçoit cognition – si on peut dire – d'observer une règle, de ne dire que ce qu'il peut avoir à dire, que ce qui lui tient à cœur comme on dit en français. [...] L'analyste a averti, avant que le postulant entre en analyse, il a averti qu'il devait tout dire. Qu'est-ce que veut dire "tout dire" ? Ça ne peut pas avoir du sens. Ça ne peut vouloir dire que dire n'importe quoi. En fait, c'est ce qui se passe. C'est par là qu'on entre en analyse ⁷. »

Que le sujet puisse dire ce qui lui tient à cœur, six mois plus tôt, Lacan le formulait ainsi : « C'est le symptôme qui est au cœur de cette règle. Ce qui, dans l'énoncé de la règle fondamentale, est visé, c'est la chose dont le sujet quelconque est le moins disposé à parler, c'est à savoir, disons, parce que je veux là bien articuler des choses, c'est de son symptôme, c'est de sa particularité ⁸. »

Le symptôme, cet embarras qui dérange un sujet, pousse à demander à rencontrer un analyste. Si, à reprendre Perec, « vivre c'est passer d'un espace à un autre en essayant le plus possible de ne pas se cogner ⁹ », on vient chercher un analyste quand on en a marre de se cogner, lorsque la répétition des manifestations symptomatiques devient insupportable. C'est le symptôme qu'il faudra aller chercher. Et pour cela, l'entrée en analyse passe par un franchissement, s'affranchir à dire ce qui n'a pas de sens.

Ça n'a pas de sens et pourtant ça intéresse l'analyste. L'émergence de la question du sujet s'articule, est solidaire, de l'installation du transfert. Le dispositif analytique suppose qu'il y a un savoir à élaborer, qu'il y a à soutenir un désir de savoir. L'ouverture à l'inconscient passe par la parole, mais une parole prise dans un dispositif transférentiel. Chemin faisant, de pensées en articulations signifiantes, le transfert permet l'élaboration d'un savoir. Dans ce cheminement vers l'inattendu et vers l'énigme, au déploiement de l'association libre, par la prise en considération de la parole, se joint un « ça (re)commence par le transfert ¹⁰ ».

Qu'est-ce qui spécifie l'offre et la réponse de l'analyste ? En formulant à l'analysant un « là (ici et maintenant), dites ce qui vient », l'analyste

7. [↑](#) J. Lacan, « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Le Seuil, 1975, p. 42-45.

8. [↑](#) J. Lacan, « Intervention à la suite de l'exposé d'André Albert dans le cadre des journées d'étude de l'ÉFP », *Lettres de l'École freudienne*, n° 24, 1978, p. 22-24.

9. [↑](#) G. Perec, *Espèce d'espaces*, Paris, Galilée, 2000, p. 16.

10. [↑](#) « Au commencement de la psychanalyse est le transfert. » J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 247.

ne favoriserait-il pas une soudaineté, l'émergence d'un soudain ? L'analyste soutient la dimension d'une urgence à dire, il soutient l'urgence subjective de la demande initiale et la réactualise dans les séances. Cette urgence surgit lorsque le symbolique se trouve impuissant à modérer les effets du réel. « Sur la brèche » serait une position de l'analyste pour favoriser l'ouverture à l'inconscient. Travailler contre les résistances, contre la censure, passe par l'intervention de l'analyste. J'ai notamment en tête ces moments où l'analyste peut être amené à encourager le sujet à déplier, à dérouler les énoncés que l'analysant laisserait interrompus, suspendus.

L'analyste, avec le dispositif, fait offre de s'écarter du discours commun, du ronronnement d'une plainte, de la route des interprétations déjà-là. S'en écarter permet une respiration au sujet. En introduisant de la discontinuité entre un signifiant et un autre, l'analysant peut avancer de pas de côté en pas de côté. C'est peut-être ce que nous pouvons entendre parfois dans des phrases telles que « je ne me le suis jamais formulé comme cela et pourtant je viens de le dire comme ça ».

Dans ce qui distingue la pratique de l'analyste de tout autre pratique « psy » de parole, il y a aussi le silence de l'analyste. Silence dans une certaine économie de ses mots, et silence sur sa personne en tant que réponse, un silence consistant et porteur de la position de l'analyste et de son désir.

Je me suis aperçue dans le temps du passage au divan d'un patient d'un changement de position de mon côté en laissant tomber le recours à tous ces petits « oui » et autres petits encouragements que j'adressais au patient pour soutenir sa parole. C'est en constatant, dans ce temps où le regard cède, que je cherchais à les retenir qu'ils me sont apparus et qu'ils ne me parurent pas, ou plus, nécessaires. Dans le dispositif, ne serait-ce pas le « ici je peux le dire » d'un analysant qui nous intéresse ? Le « ici », le dispositif, qui viendrait signaler un pas de côté aux précédents « à vous je peux le dire ».

Ce silence, je le noue à ce qu'il lui faut de solide pour entendre ce qui dérange, pour entendre le sale, l'opaque, l'obscur, et les tempêtes qui traversent les vies de ceux qui viennent s'adresser à l'analyste. La psychanalyse vise la vérité intime du sujet et pour cela « l'analyste enregistre, immobile mais non impassible ¹¹ », écrit Lacan en 1936, dans « Au-delà du principe de réalité ». Articulation de ce qui ne remue pas, qui est à une même place avec une présence vivante et concernée, « non impassible ».

11. ↑ J. Lacan, « Au-delà du principe de réalité », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 84.

Dans ce passage de la parole à l'association libre, le dispositif demande d'user du langage, du langage pris dans les sillons du transfert pour faire parler la vérité ¹². La prise en compte de l'inconscient n'appelle pas de complément ou de suggestion à la parole de l'analysant. L'analyste offre un travail de soustraction, à l'image du *per via di levare* ¹³ que Freud reprend du travail du sculpteur pour présenter la méthode analytique. Ça débute par la position et l'orientation de l'analyste.

12. [↑](#) « Moi, la vérité je parle. » J. Lacan, « La chose freudienne ou Sens du retour à Freud en psychanalyse », dans *Écrits, op. cit.*, p. 409.

13. [↑](#) S. Freud, « De la psychothérapie », dans *La Technique psychanalytique, op. cit.*, p. 13.